Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 61 (1953)
Heft: 4

Artikel: Les aventures d'un Vaudois à la campagne du Mexique
Autor: Faucherre, Jaques
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-47124

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les aventures d'un Vaudois à la campagne du Mexique

Un de mes parents a eu l'amabilité de me faire cadeau de trois gros cahiers d'écolier, qui, sous le titre « Mes voyages », contiennent le journal de son grand-père, François Guignet, engagé à la Légion étrangère française, pendant une partie de la malheureuse campagne du Mexique.

Il ne s'agit pas des mémoires du général de Marbot, ou de notre compatriote Jomini. Guignet n'a rien d'un foudre de guerre. Il n'a pas ramené du Mexique les galons de capitaine, la Légion d'honneur ou encore une belle Mexicaine aux yeux de braise. Il a tout simplement fait, sans trop d'inconvénients, un long voyage outre-mer, et il relate ce qu'il a vu et vécu, en un style très « vaudois », plein de philosophie [1].

François Guignet est né le 28 novembre 1844, à la vallée de Joux [2]. Il fait un apprentissage de menuisier et travaille à Lausanne, chez un nommé Virchaud, puis à Bière. Mais la Suisse lui semble petite, il aimerait s'en aller plus loin, chercher l'aventure, sans savoir exactement où et comment. L'occasion se présente, un jour qu'il se trouve à Lausanne :

> Le 25 mai 1866, j'eus le malheur d'entrer dans un café au Petit-Saint-Jean, pour y boire une chope, et, à peine étais-je sur la porte, que je m'entends appeler par quatre de mes anciens amis, qui m'invitèrent à prendre un verre avec eux, ce que je ne refusai pas. Ils me dirent qu'ils étaient réunis pour préparer un voyage en Amérique, où il y avait déjà plusieurs de nos amis, et ils me proposèrent de me joindre à eux.

Sans hésiter, Guignet accepte. Il va chercher le solde de sa paye chez son patron, vend tout son outillage et fait porter ses

---

[1] Je ne puis garantir l'orthographe des termes espagnols.

[2] C'est là du moins ce que prétendait la tradition familiale. En fait, Jean-Charles-François-Guillaume Guignet, fils de Jean-Charles-Henri-Hippolyte Guignet, de Saint-Livres, et de Jenny-Emilie née Cornioley, est né à Aigle le 28 novembre 1844.

effets chez sa mère par un commissionnaire, car il n'ose guère lui annoncer son départ, cela se comprend.

Le lendemain, autour de midi, il trouve ses quatre collègues à la gare de Lausanne. Mais le bel enthousiasme de la veille, dû peut-être au petit blanc, est bien tombé. Seul, Alfred Braun est toujours décidé à partir avec Guignet. Après quatre heures de voyage (en ce temps-là, les trains directs n'existaient pas), les voilà à Genève. Le lendemain, ils sont à Gex, où le bureau de recrutement les informe que les engagements pour le Mexique se contractent à Lyon. A Gex, les futurs soldats livrent leur premier combat contre... les punaises de la chambre.

Le 31, c'est l'arrivée à Lyon. « Nous avons visité la ville que je n'avais jamais vue et que je trouvai fort belle. Dans l'après-midi, nous allâmes du côté de la Guillotière, où nous nous amusâmes à regarder un charlatan qui arrachait les dents à tous ceux qui le désiraient, et cela gratis. »

Dans la cohue, Guignet perd son ami Braun. Il ne sait que faire, dans cette ville inconnue, sans ami et surtout, sans argent ; « car, d'après la manière dont nous avions vécu depuis notre départ de Lausanne, nos bourses avaient attrapé le ver plat. »

Fatigué, mélancolique, il va s'asseoir sur un banc et pense à sa situation, qui n'a rien de brillant. Tout à coup, il s'entend appeler par son nom. Surprise, c'est un ancien pensionnaire de sa mère, François Rosset, ouvrier gypsier. En bons Vaudois, les deux amis vont immédiatement arroser cette rencontre au café le plus proche. Rosset tente vainement de détourner Guignet de ses projets militaires. Rien à faire, les Combiers sont têtus. Le lendemain, il passe la visite médicale. « Apte au service. » Lyon est décidément une ville pleine de Vaudois : Guignet trouve encore Henri Grosjean, de Morges, qui vient, lui aussi, d'être recruté. Ce nouveau camarade est possesseur d'une somme de 200 fr. qu'il juge nécessaire de manger, ou plutôt de boire, avant de revêtir l'uniforme impérial. Tournée de cafés, promenade en fiacre, banquet plantureux, tout y passe.

Le soir, ils se rendent au bureau de l'Intendant militaire, pour y signer leur engagement. Après avoir regardé leur feuille de route, l'officier les dévisage et leur dit sévèrement :

Vous venez vous engager dans un régiment de mauvais gueux, vous êtes Suisses et vous devez être instruits comme tous les Suisses

le sont. Restez à Lyon et cherchez-vous une place, si vous ne voulez pas rentrer chez vos parents. Pensez que vous allez dans un régiment où vous n'aurez pour toute paye que 7 centimes par jour, vous aurez faim et soif, et encore, vous voulez aller au Mexique, pays excessivement malsain, où je pense que vous succomberez, avec toutes les misères que vous aurez à supporter. Réfléchissez à tout ce que je viens de vous dire, vous êtes encore libres.

Rien n'y fait. « Le vin nous conseille de signer. » L'intendant leur donne leur feuille de route, l'argent du voyage et à 9 h. du soir, ils partent pour Aix-en-Provence, dépôt de la Légion. C'est la période d'instruction qui dure deux mois. Il faut croire qu'elle ne fut pas trop pénible, car Guignet ne fait que la mentionner.

Le 12 août, un détachement de cent-vingt hommes quitte Aix pour Nantes puis Saint-Nazaire. Le voyage dure cinq jours. Guignet voit pour la première fois la mer et ses navires. Après l'arrivée en caserne, la troupe a quartier libre. Mais la soirée finit mal :

Nous avions quelques mauvais Espagnols et Italiens, qui eurent bientôt fait de tout gâter. Ils commencèrent tout d'abord par entrer dans un hôtel, où ils se firent bien soigner. Puis quand vint le moment de payer, ils cherchèrent chicane au maître d'hôtel, qui, se méfiant d'eux, n'avait pas quitté la salle. Il se trouvait, avec eux, un jeune Belge faisant partie du détachement et qui, ne tenant pas à être englobé dans l'affaire, sortit et trouva un de nos sergents à qui il conta ce qu'il venait de voir et d'entendre. Le sergent entra, prit le nom de tous ces drôles, paya au patron tout ce qu'ils avaient consommé, et les envoya à la caserne.

Le commandant les expédia aussitôt au « violon » et retint sur leur solde cette filouterie d'auberge. Avec 7 centimes par jour, la retenue de solde a dû passablement durer.

Le 17 au matin, c'est l'embarquement sur un petit vapeur qui transborde les légionnaires sur le *Panama*, « navire à trois ponts et double machine », qui fait tous les trois mois le trajet France-Mexique et retour. Mais la mer est grosse et le navire ne peut lever l'ancre. La troupe reste consignée à bord, par la faute des « fricoteurs » de la veille : « Ce qui nous faisait maudire ces c... d'Italiens qui en étaient la cause, et eux étaient à la barre, au pain et à l'eau, ce qu'ils avaient bien mérité. » Le 18, de

grand matin, malgré la tempête, le commandant donne l'ordre de départ. Deux heures plus tard, les côtes d'Europe disparaissent. La mer est en furie, il y a des vagues de plus de cinquante pieds de haut, presque tout le monde est malade, mais Guignet ne souffre nullement du mal de mer. Comme la nourriture laisse passablement à désirer, tant par la qualité que par la quantité, il s'occupe d'améliorer l'ordinaire. Chaque jour, il échange sa ration de rhum contre du pain et il lave et raccommode le linge des matelots en échange de vivres.

La mer ne se calme pas. Le navire passe près des Açores, puis le 30, relâche deux jours à l'île Saint-Thomas. « C'est là que j'ai vu les premiers nègres et mulâtres, aussi, je les ai bien examinés, lorsqu'ils vinrent à bord nous vendre des fruits de toute espèce et très bon marché, ainsi que tabac et cigares. »

Le 1er septembre, départ. Après une escale, le 7, à la Havane, c'est l'arrivée à Vera-Cruz, le 13 au soir. Le lendemain, les soldats sont débarqués en chaloupes, assez difficilement, car la mer est toujours grosse.

A peine étions-nous en marche dans la ville, que nous croisâmes une compagnie de soldats égyptiens au service de la France. Ils étaient habillés de blanc des pieds à la tête, et leur peau du plus beau noir que l'on puisse voir. Mais, malgré leur vilaine peau, nous pûmes remarquer qu'ils étaient bien meilleurs soldats que nous, qui nous croyions pourtant être des tout bons.

Guignet a probablement commis une erreur en appelant ces Noirs des Egyptiens. Ce devaient être des tirailleurs algériens, qui, à cette époque, formaient les bataillons de zouaves.

Arrive une chose toujours bien accueillie par les soldats de toutes les nations et de tous les temps : la solde :

Comme notre paye n'avait pas été faite depuis notre départ de Saint-Nazaire, et que, sur mer, nous avions 25 centimes, nous touchâmes chacun 7 fr. Après la paye, on nous permit d'aller visiter la ville, ce que nous pûmes faire les deux jours que nous restâmes à Vera-Cruz. Mais comme la ville n'est pas très grande, et surtout pas très belle, nous passions notre temps tantôt dans une *tiendia* (café), tantôt dans une autre, où nous buvions de la *guardienta* (eau-de-vie de canne à sucre) que l'on nous faisait payer une claque le verre (8 centimes). Nous n'étions pas assez riches pour nous payer du vin, qui se vendait 5 à 6 fr. la bouteille.

Le 15, départ en train pour Passo del Mache, à travers de magnifiques forêts de palissandres, d'ébéniers et d'acajous, peuplées de singes et de perroquets. Le train doit s'arrêter fréquemment pour le ravitaillement en bois de la locomotive.

La troupe campe sous tentes. La zone de guerre est proche, car le lendemain, il y a distribution de cartouches : « Douze paquets, dont deux devaient se mettre dans la giberne, et les autres sur le sac qui, une fois garni, pesait 30 kg. qu'il fallait traîner d'une aube à l'autre, sans grands arrêts. »

L'étape suivante les mène, par une chaleur étouffante, près du village de Postrero. Guignet est de garde :

A peine la garde était-elle nommée qu'un de mes camarades, qui était poltron, vient me prier de le remplacer, ce que je fis de grand cœur, n'ayant pas envie de dormir. A minuit, j'allais relever le factionnaire, qui me donna la consigne. Au bout d'un moment, j'entendis du bruit dans un fourré qui était près de moi, et il se rapprochait toujours plus. Je pensai avoir affaire à un Mexicain ; ils ont l'habitude de se faufiler, pour surprendre les sentinelles et les tuer. Je ne voulais pas tirer, mais le percer de ma baïonnette pour économiser ma poudre. Enfin, ne tenant plus en place, je m'avançai en faisant le moins de bruit possible, et, au deuxième ou troisième pas que je fis, je vis sortir du fourré une ombre qu'il m'aurait été impossible de reconnaître, tant la nuit était noire. A tout hasard, je donnai un coup de baïonnette, qui ne fut pas perdu, à entendre les cris poussés par un animal qui fuyait, ce qui alarma les hommes de garde. Le reste de la nuit se passa sans autre incident.

Ce fut, sauf erreur, le seul « exploit militaire » de Guignet pendant toute la campagne. Les étapes suivantes sont Cordova, petite ville entourée de magnifiques jardins, puis Orizaba, où la troupe couche dans une église transformée en caserne. Guignet reste alité, il souffre d'un pied.

Le deuxième jour, alerte, voilà l'ennemi. Mais en bons guerilleros, les Mexicains disparaissent à la première apparition des Français.

Guignet se décide à aller voir le médecin, au sujet de son pied qui le fait terriblement souffrir :

« Eh bien, me dit-il, vous n'êtes pas un rossard, puisque vous avez suivi la colonne sans vous plaindre avec un pied dans cet état. » J'avais une cheville complètement dépourvue de chair, on voyait l'os. Ce qui

m'avait fait marcher, malgré la souffrance, c'était de voir les malades sur les chars, qui étaient cahotés d'une manière épouvantable. Les routes que nous suivions étaient plus mauvaises que nos chemins de montagne.

Le 22, la chaleur est torride ; il n'y a pas d'eau. On boit ce qui reste dans le fond des creux laissés par les sabots des mulets.

Un Belge et un Genevois, qui ont voulu compléter le menu en volant deux gigots de mouton, sont punis des chaînes. Mais ce châtiment ne sert point d'exemple, au contraire :

Nous fîmes halte pour la nuit à Culsingo. Malgré la défense faite, nous allâmes aux environs voir s'il n'y avait rien à chaparder pour faire un bon repas. A peine étions-nous hors du village que j'aperçus une laie avec ses petits. Je dis à un de mes camarades de retourner au camp chercher nos couvertures. Puis, nous étant approchés des petits porcs, nous les enveloppâmes et partîmes au grand trot vers nos cuisines où les pauvres bêtes furent bientôt tuées, rôties et mangées.

Une autre escouade se régale d'un chien et une troisième, moins favorisée et moins difficile, de rôti de mulet crevé.

Le pays devient montagneux. Le chemin qui mène à la chaîne des Combrès ne compte pas moins de dix-huit lacets en deux heures de marche.

Guignet n'a pas une très haute opinion de ses chefs :

Après une heure de marche, notre commandant, qui paraît avoir peur de sa peau, nous fit mettre en ligne de bataille, une section de front, en avant, une section de chaque côté de la route, sur quatre rangs, et le reste de la troupe derrière, de façon à former un carré. Puis il eut soin de se placer au centre, avec les quelques officiers qui étaient de notre détachement et qui, à ce que j'ai pu juger, étaient moins bons que nous, qui n'étions pourtant que de jeunes pioupious. Je riais sous cape de voir ces chefs regarder avec inquiétude de chaque côté pour voir si une troupe ennemie n'allait pas fondre sur nous, mais, heureusement pour eux, nous ne vîmes rien de suspect dans ce passage, soi-disant plein de Mexicains.

La marche est pénible, il y a vingt centimètres de sable à brasser. Mais la chaleur torride fait brusquement place à un froid très vif, à l'arrivée à Caniada.

A Saint-Augustin de Palma, où la Légion stationne jusqu'à nouvel ordre, les mulets sont à l'écurie et la troupe reste dehors,

sous une pluie torrentielle. « Je pus voir que les Français avaient bien plus soin de leurs bêtes que de nous, qui n'étions pour eux que de la chair à canon. » Guignet s'occupe de la cuisine et fait ses achats au marché. « Il y avait de tout, comme dans une foire du Pays de Vaud, à la différence que tout y était sale et mal rangé. » Les indigènes ne portent qu'une chemise et un sombrero et n'ont pas de souliers. Et les femmes sont farouches :

A peine étions-nous couchés que nous entendîmes des cris épouvantables du côté de la place du Marché. Nous trouvâmes un des nôtres baignant dans son sang. Se trouvant avoir bu, il voulut aller caresser une Mexicaine chez elle. Elle le reçut à coups de poignard et le traîna hors de la hutte. Nous le transportâmes dans une maison voisine où il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Ordres et contre-ordres : le 26, le commandant reçoit une dépêche, il faut retourner à Orizaba. Mais là, Guignet en a assez. « Le 29, j'allai trouver mon ami Grosjean dans sa chambre et lui dis qu'étant rassasié de rôder, le sac au dos, par ces routes affreuses et cette chaleur, j'irais trouver le commandant pour une place dans un bureau militaire. Il voulut en faire autant et nous allâmes chez cet officier, auquel nous offrîmes nos services. »

Le lendemain, Guignet est nommé... menuisier à l'arsenal des Carmels d'Orizaba. Il y travaillera jusqu'au 22 février. Grosjean, qui n'a pas de métier, reste à la troupe.

Notre Vaudois a trouvé « le filon ». Il travaille huit heures par jour, avec vingt-deux sous de solde, plus les vivres. La cuisine et le blanchissage sont faits par... les gendarmes de l'arsenal. Avec trois collègues menuisiers, il confectionne des caisses d'armes. Comme l'adjudant les presse continuellement, il lui propose de travailler aux pièces, ce qui est accepté.

Nos hommes gagnent alors vingt-deux francs par semaine, montant élevé pour de simples soldats.

Guignet a passablement de temps libre et il en profite. La ville est agréable à visiter, il y a beaucoup d'églises et non moins de cafés. Il assiste à des combats de coqs et de taureaux, mais n'y prend aucun plaisir. Il va de temps en temps au théâtre. « Comme je ne comprenais pas beaucoup d'espagnol, je contemplais plutôt le beau sexe, qui l'est réellement, surtout dans la haute classe qui fréquente ces soirées. »

Il va aussi voir le fort de Cero-Borego, que les Français ne prirent aux Mexicains qu'après des combats acharnés.

Les troupes françaises se préparent à évacuer le Mexique. Le 21 février, l'ordre de repli arrive. La marche vers la côte se fait en plusieurs étapes. La colonne passe à Camérone, où soixante légionnaires furent massacrés par les guerillas, après une longue résistance. Le seul survivant fut un tambour, auquel les sentinelles doivent présenter l'arme, car il est chevalier de la Légion d'honneur.

A Soleda, le besoin de prendre un bain se fait sentir, mais on y renonce vite à la vue d'un officier, en tenue ultra-légère, poursuivi par un énorme caïman. L'arrivée à Vera-Cruz se fait musique en tête. La dernière soirée sur sol mexicain se fête somptueusement, si bien que les quatre menuisiers et les gendarmes sont incapables de monter leur tente. Pas d'importance, la nuit est belle, mais le lendemain, la diane, sonnée avec un entrain endiablé par les clairons et tambours, résonne lourdement dans ces crânes aux cheveux douloureux.

Le 27 février, le navire de guerre *Tarn* prend à bord un régiment de la Légion et de l'artillerie, ce qui fait 2600 hommes avec les 150 d'équipage. Escale à Santiago de Cuba, après sept jours d'une heureuse traversée. Le 17 mars, arrivée à la Martinique, et débarquement à Port-de-France. Les soldats procèdent à ce qu'on appelle chez nous les « grands travaux de rétablissement » et profitent de leur solde de dix-huit jours pour goûter abondamment au vin, qui se vend dix sous le litre.

La troupe va aux bains de mer. « Chaque matin on nous conduisait au bord de la mer et, au commandement, nous devions nous déshabiller et nous jeter à l'eau, en présence de nombreux nègres et négresses, ce qui ne nous enchantait guère. » La discipline est sévère et les chefs ne badinent pas. Un soldat qui a volé des habits civils et s'est enivré est condamné à l'exposition au soleil pendant le jour et au cachot pendant la nuit. Après jugement, il récolte cinq ans de travaux forcés.

Le 23 mars, départ de la Martinique. Au bout de quelques jours, une pièce de la machine saute et il faut naviguer à la voile. Comme les vivres n'ont été prévus que pour vingt-cinq jours de voyage, on met un cran de plus au ceinturon et l'eau

est rationnée. La vermine envahit tout le monde, même les officiers. Le vendredi est jour maigre, il n'y a que de la soupe, du pain et du fromage de Hollande, si dur qu'il faut le casser. Le navire passe près des Canaries, longe les côtes d'Espagne, franchit le détroit de Gibraltar et dans la soirée du 17 avril, jette l'ancre à Mers-el-Kébir, port d'Oran. Le 22, le régiment fait son entrée à Mascara, et y trouve une magnifique caserne, avec de bons lits, meubles dont les soldats étaient privés depuis fort longtemps. Guignet fait maintenant partie de la « trois du quatre », où il retrouve quelques Lausannois dont un nommé Favez, fils de son patron d'apprentissage, qui lui n'est pas allé au Mexique.

Il est nommé élève-caporal et fonctionne comme sous-officier. C'est maintenant le train-train de la vie de caserne : manœuvres, exercices de tir et, naturellement, nombreuses sorties pendant la déconsignation. La vie est bon marché, le vin coûte trois à cinq sous le litre, les raisins trois sous les deux kilos, et, pour un sou, on a vingt-cinq figues de Barbarie aussi grosses que des œufs. Pour augmenter leur solde, Guignet et Favez, chargés du ravitaillement des postes de garde en ville, font danser l'anse du panier et revendent du pain militaire aux civils.

Mais ces délices de Capoue ont, hélas! une fin. Le 11 septembre, il faut partir pour l'extrême frontière de la province d'Oran. La chaleur est suffocante, du sable, et pas d'eau. Deux soldats se suicident de désespoir. Le 22 septembre voit la fin de cette marche dans le pays de la soif et de la solitude. Gériville, poste frontière, est occupé par une garnison de quatre mille hommes (légionnaires, chasseurs, artilleurs et troupes de ligne). Le service s'effectue par relève et les bataillons trois et quatre de la Légion viennent remplacer les un et deux qui retournent à Mascara. Le même jour, un soldat meurt du choléra, et, malgré les précautions prises, l'épidémie éclate. Les compagnies sont isolées les unes des autres, on installe une infirmerie et... un cimetière. Guignet fonctionne comme infirmier volontaire, car le personnel sanitaire est débordé. Mais il en a maintenant assez de cette vie militaire et cherche à se faire libérer. Cela ne lui est pas facile, il est maintenant sous-officier, bien noté, n'ayant jamais été puni. Mais un beau jour, une dépêche du Ministère de la guerre

ordonne son licenciement. A la prière de sa mère, le préfet de Lausanne a agi et a réussi.

Le 28 novembre 1867, jour de ses vingt-trois ans, il part pour Mascara, avec six cents Français qui regagnent leurs régiments et mille deux cents légionnaires libérés. La marche de retour est moins pénible, l'itinéraire, qui a changé, passe par de nombreux points d'eau, et la neige neutralise heureusement serpents, scorpions et poussière. Mascara, où l'on arrive le 10 décembre, est ravagé par la famine consécutive aux mauvaises récoltes, et la troupe doit intervenir pour réprimer les soulèvements des Arabes.

Le 17 décembre, Guignet reçoit de l'Intendance sa feuille de route, pain, sucre, café et 2 fr. 50 pour ses quatre jours de marche jusqu'à Oran, qu'il fera seul et désarmé dans une contrée peu sûre. Mais il n'a pas froid aux yeux ; lors d'une halte, alors qu'il savoure tranquillement son café, il est interpelé par un grand diable d'Arabe qui lui réclame à manger. « Je ne fis pas tant de compliments, les pierres étant abondantes à mes côtés, j'en pris une de jolies dimensions et, menaçant mon Arbico, je lui dis que s'il ne se dépêchait pas de partir, je lui cassais la figure. Voyant que je n'avais pas peur, il remonta sur sa bourrique et me laissa en repos. »

Sans autre incident, il arrive à Oran et trouve logement au fort Saint-Grégoire. Comme un négociant qui liquide pour cessation de commerce, il vend un pantalon, deux flanelles, son havresac et même sa médaille du Mexique. Avec cet argent, il achète aux hommes licenciés, pour cinq à dix sous, des pantalons qu'il revend trente à quarante sous aux tailleurs juifs. Jour après jour, le bénéfice est transformé en liquide.

Le 25, de grand matin, il embarque à Mers-el-Kébir pour arriver le 29 à Toulon et le 1er janvier 1868 à Genève, après un arrêt à Lyon. Son voyage avait duré dix-neuf mois.

Il a dix-sept sous en poche, et trouve à se loger au « Laurier rose ». Le lendemain, le ventre vide comme la bourse, il prend la route de Lausanne. C'est fort heureusement le Nouvel-An et des fêtards attardés l'invitent à boire et à manger, ce qu'il accepte sans se faire prier. On lui remet même le produit d'une quête faite en sa faveur, il peut ainsi prendre le train, qui l'amène à Lausanne à huit heures du soir le 2 janvier. Il possède maintenant

cinq francs. « Je trouvai ma mère en bonne santé et qui fut contente de me voir, surtout bien portant, mais un peu noir de peau. »

C'est la fin de ses aventures. Guignet reprit bien un uniforme, mais ce fut celui de facteur postal. Il vécut tranquillement à la vallée de Joux, jusqu'en 1923 [1].

JAQUES FAUCHERRE.

---

[1] Il mourut au Brassus le 4 avril 1923 ; sa veuve, Marie née Lecoultre, qu'il avait épousée au Brassus le 25 mai 1870, mourut au Brassus le 4 juin 1924.